

Norbert MBU MPUTU

Cette parcelle n'est pas à vendre !

Au professeur Trefon,
dont la demande de participation à la rédaction d'un ouvrage collectif sur Kinshasa m'a inspiré cette nouvelle.
Cette petite dédicace illustre ce que disaient les anciens : « *Mva ya Mbui, ikan lemon* » (« Le chien et le chacal ont les mêmes empreintes »).

* *
*

LA CAMPAGNE DE CAFÉ

Daventry, le 10 mai 2001

Chers enfants,

Aujourd'hui, c'est le 10 mai, le jour anniversaire de Galaxie. Le 5 mai passé, ce fut mon anniversaire, puis le 4 mai ce fut l'anniversaire de votre maman. Voilà pourquoi j'ai pensé à vous, tout au long de ce mois de mai, notre mois d'anniversaire. Ceci est d'autant plus nostalgique que je me trouve à des milliers de kilomètres du pays, depuis quelques jours, je hume le parfum du printemps anglais, avec le jaune des fleurs et le vert des prairies. Je suis à Daventry. Une petite ville au centre de la Grande Bretagne où la beauté des paysages se querelle avec la simplicité des avenues, des maisons et le sourire accueillant de ces vieilles dames que j'ai rencontrées hier à la petite banque du quartier. Jamais je n'ai vu de paysage aussi beau et aussi poétique que celui de la campagne anglaise. Pour moi, votre père, qui aime, quelquefois, écrire des poèmes, j'en ai écrit quelques-uns pour vous. De très loin, je pense à vous.

J'ai reçu aujourd'hui, la visite des petites filles qui vous ressemblent. C'est pourquoi, toute la nuit, j'ai continué à penser à vous. J'ai tenté de téléphoner, hélas, je reçois toujours ces réponses de ces voix féminines, claire comme l'eau des sources, qui disent que le numéro est mal composé ou qu'il y a trop d'encombres. Il n'y a d'encombres que si nous tentons, de l'extérieur, appeler notre pays. Tous les autres pays peuvent être atteints sans heurts. J'ai tout essayé. J'ai essayé tous les réseaux. J'ai essayé tous les systèmes d'usage chez nous. Hélas, notre pays est un pays de tous les excès. Notre pays est un pays d'encombres. C'est pourquoi rien ne marche. Soit !

Dans la solitude et le froid, seul dans ma chambre, au troisième étage d'un Guest House où l'on se croirait dans une maison fantôme du Moyen Age, tant le silence est lourd et pèse dans mon cœur, seul mon ordinateur est ma seule porte de sortie vers vous.

Dehors, comme je l'ai dit, c'est le printemps. Toutes les prairies sont belles, vertes et fleurissent. Toutes les prairies sont jaunes et dégagent un bon parfum de la floraison des arbres et des plantes. Toutes les prairies sont comme taillées par une paire de ciseaux géants, tant les herbes gardent la même taille. Les prairies sont morcelées en fermes et autres champs de betteraves qu'on se croirait devant un vrai puzzle naturel. C'est beau à voir. Et cette verdure, et cette floraison, et cette beauté naturelle, envahissent mon cœur. Mon cœur de parent. Mon cœur de poète. Mon cœur d'écrivain. Mon cœur de journaliste. Mon cœur loin de vous, mais près de vous aussi. Mon cœur palpitant à l'attente du retour pour vous retrouver et me réchauffer de toute votre chaleur familiale.

Il fait beau vivre en Angleterre, surtout dans les villages et petites villes. On se croirait dans un petit paradis terrestre. Je n'ai pas encore vu le paradis, mais j'ai vu l'Angleterre. Et, si on me dit que le paradis est plus beau que les prairies anglaises, il vaut la peine que le paradis soit cherché.

C'est au milieu de ces tourments et de ces pensées perdues que la nuit dernière j'ai fait un rêve. J'ai vu mon défunt père, votre grand-père, en songe. Par amour et par devoir filiale envers lui et paternel envers vous, je me sens obligé de vous raconter son histoire. Car, votre grand-père fut un homme. Un homme intègre. Un vertébré pur-sang. C'est lui qui a fait de nous ce que nous sommes aujourd'hui. Nous sommes le fruit de ses sacrifices, de son intransigeance, de sa rigueur dans notre éducation. Mais, comme il le chantait souvent, c'est un autre qui enfante et ce sont les autres qui bénéficieront de services d'un enfant. Etait-ce une prophétie ou un présage ? La seule façon de lui rendre hommage est de l'exhumer dans sa tombe en vous racontant son histoire, en ce jour où je l'ai vu en songe. Ce tout ce qui me reste. D'ailleurs, ceci m'est autant plus facile que je ne sois pas chez nous où le brouhaha et autres vacarmes des voitures et avions, ou des bagarreurs et autres passants, nous font bousculer les pensées, les pensées déjà tiraillées par les questions de survie quotidienne. Comment pouvoir bien réaliser une activité intellectuelle dans un tel climat qui est le nôtre au pays ? Comment produire des savants et des philosophes dans une telle atmosphère ? Si je dois un jour vous obliger à venir vivre sous le froid, loin du soleil, c'est pour pouvoir trouver un espace pour penser, pour écrire. Et l'Angleterre est un de ces lieux de prédilection où la plume, lorsqu'elle est florissante comme la mienne, produit des œuvres grandioses. La prairie taillée comme au Jardin d'Eden vous fait rafraîchir la mémoire ; les maisons mi-archaïques, mi-modernes vous aident à chercher le futur et à ne jamais oublier le passé; les gens sont d'une jovialité légendaire que je n'ai pas trouvée de l'autre côté de l'Europe, sauf à Rome où le brouhaha n'est pas loin de celui de chez nous. Rome et l'Italie où la verdure des prairies mariée au bleu de la Mer Méditerranée est transposée dans le climat et la chaleur humaine jamais inégalable au monde. L'Italie...

Je suis, à Daventry, loin de Rome, loin de Bruxelles et de son Aéroport Zaventem, loin de Paris et sa Tour Eiffel et ses gares ou de sa Tour de Montparnasse. Le relief ici en Angleterre ressemble à un perpétuel dos d'âne, peuplé de collines que traversent des autoroutes par centaines et des routes serpentant les vallées aident les idées à évoluer, à s'évader, à trouver inspiration et à être pratique. La liste est longue. Le style Anglais est ce qu'il y a de plus intéressant. Mais, à vrai dire, peut-on seulement se demander si les

grenouilles dansent différemment ! Toutes ces grandes villes sont belles, grandes et chacune à sa particularité.

Donnes-moi un pas de danse et un rythme de tam-tam et que je te réciproque un pas de danses, dit une chanson de chez nous. Un proverbe ajoute qu'une seule tige d'allumette peut brûler la faire brûler la savane entière si l'herbe est bien sèche. Si l'herbe n'est pas sèche, on raconte en vain.

Il faudra être conteur pour mieux raconter. Notre civilisation a besoin de conteurs et non pas d'historien. L'historien cherche à comprendre. L'historien est un intellectuel qui réfléchit et qui analyse. Nous voulons seulement refaire le souvenir. Le souvenir est un poète? Le souvenir est un poème. Le souvenir est vie. Le souvenir fait vivre et revivre. Le souvenir est noble. Il déparait s'il n'est pas nourrit. Seul le conteur peut bien nourrir le souvenir. Le conteur est un griot. Il prend le fait, l'habille, le manipule, le rend beau et bon à écouter; beau et bon à entendre pour nos oreilles. Le conteur est un noble.

Je vais essaye d'être un simple conteur. Hélas, je n'ai la verve oratoire des conteurs de chez nous qui, lorsque nous étions jeunes, autour du feu, nous contaient des histoires et légendes de chez nous. Le conteur manipule à la fois faits historiques, récits épiques, épopées, chansons funèbres, comédies et autres pamphlets, le tout auréolé par des proverbes, devinettes et dictons.

Je vais essayer de devenir conteur. Je vais user, non pas de la langue et de la parole, mais de la plume et de l'écriture. Plus rien ne sera comme avant. Après l'écriture ne sera pas égal à après l'écriture. Les paroles s'envolent, les écrits restent. Nous en sommes conscients. Si nos parents nous ont envoyés à l'école, c'est pour vaincre ce défi. Nous allons nous y exercer. Hélas, notre vie étant ce qu'elle est, nous n'avons pas eu la chance de devenir érudit professeur d'université. Mais, nous pensons avoir en nous des velléités d'amour d'histoire. Aussi, nous allons nous exercer à vous raconter seulement et simplement une histoire. Une petite histoire. Une histoire qui n'est pas célèbre parce que nous-même nous ne sommes pas une célébrité et celui pour qui nous consacrons ces pages n'est pas une célébrité.

Du temps où les hommes seuls pouvaient porter des pantalons tandis que les jupes et autres pagnes étaient réservés aux seules femmes qui, par ce fait, étaient seules à se tresser les cheveux et à porter les boucles d'oreilles, les hommes vertébrés pur-sang qui voulaient laisser à la postérité une race d'hommes intègres, leur rapportaient les vieilles histoires d'hommes célèbres de la contrée. Hélas, ce temps semble être révolu. Non pas seulement que les enfants n'ont plus le temps de se mettre autour du feu ou le soir sous le baobab, mais déjà nombreux baobab sont chassés par les messieurs du service d'environnement pour se fabriquer les braises. Soit ! Racontons seulement notre histoire.

Je vous fais encore l'économie de la description des fermes, des villages, du canal, des vieilles églises perdues dans les faubourgs, églises que ne visite souvent qu'un prêtre toutes les trois semaines. Je vous fais encore l'économie de la beauté des femmes anglaises, des gentilles personnes âgées, de la beauté et de la description de la ville de Londres, cette Londres aussi qui, depuis le Petit Séminaire fut l'objet de mon rêve ; Londres depuis le jour où notre mademoiselle l'English Teacher nous a appris la classique chanson London is burning" suivie de ce poème, le premier poème anglais de ma vie, "*Remember! Remember!*". Oui, je me souviens et je me souviendrai de vous aussi.

"Remember ! Remember !" Je me souviens de mon père comme si c'était hier. Ce n'est pas le jour où l'on mange le chien qu'on attrape la rage. Un ruisseau ne perd jamais son nom même s'il est desséché. Je me souviens ! Je me souviendrai toujours de lui, votre grand-père. Il avait toujours rêvé voir votre jour. Il avait toujours rêvé vous porter sous ses bras. Hélas, la mort en a jugé autrement. Les morts sont morts. Les morts sont sous la terre. Ils sont trop loin pour nous entendre. Si les morts n'étaient pas morts définitivement, mes filles, ils seraient vite revenus, voyant comment nous nous tordons de douleur et pleurons à gorge déployée en les priant de rester encore avec nous. C'est le jour où j'ai vu votre grand-père, notre père, se faire enterrer, le jour où j'ai vu le prêtre bénir en disant : "tu es poussière et tu retourneras à la poussière", le jour où j'ai vu son goupillon imbibé d'eau bénite asperger quelques gouttes sur le cercueil, puis la tombe de votre grand-père, le jour où j'ai vu l'acolyte tendre son encensoir au célébrant principal et que celui-ci, psalmodiant tantôt des psaumes en français, tantôt en latin, le jour où j'ai entendu, du jubé de notre vieille église paroissiale, ses anciens amis de l'école primaire, avec des voix rauques à la corbeau, chanter, avec un harmonium en tremolo, "*dies irae, dies illa. Solve saeculum in favilla...*", le jour où j'ai vu les porteurs descendre ce corps dans le trou et les mottes des terres tomber dessus, puis le lendemain, nous sommes revenus et avons vu qu'effectivement papa n'était pas revenu, alors j'ai pu mesurer la fatalité de la mort. Un jour, elle sera à nos portes. Lorsqu'elle arrive, inutile de vouloir s'en débarrasser. Chacun a son jour, chacun a son temps, chacun a son lieu. Le plus simplement possible, ce monsieur, intelligent, beau, vaillant travailleur, agriculteur, moniteur agricole de son état, est parti, comme du sel dans la marmite, comme une mousse dans un tourbillon. La mort... La mort... De bonnes gens y vont sans revenir, sous la terre et dans la forêt, il doit certes avoir beaucoup de merveilles. Sinon, les morts reviendraient vite sur terre. Je ne voudrais pas aujourd'hui exhumer votre grand-père et le faire ressusciter. Les morts sont morts. Mais, je me suis décidé de vous le faire revivre autrement. Je vais rechercher mes souvenirs aussi loin que ma mémoire puisse me le permettre. Je vais vous parler de lui à travers ce qu'il a eu de plus noble dans sa vie : la campagne de café.

* *
*

J'avais entre quatre et cinq ans. C'était la belle époque. Le beau-vieux temps, comme on le dit encore chez nous. Le café était le premier produit agricole commercial de notre contrée. Son histoire remonte de très loin. L'histoire du café dans notre contrée est d'ailleurs l'histoire de mon père, votre grand-père. Mon père, votre grand-père, était un homme de la terre. Il était un agriculteur, il était un moniteur agricole. Un grand monsieur car jadis, les moniteurs agricoles étaient des grands messieurs. Dans les villages, il avait un rang social qui le situait après le prêtre, le médecin, l'administrateur et le commandant de la police. Si le premier avait pour mission de veiller sur les âmes, le second prenait soin du corps contre les maladies et les épidémies et que l'administrateur chapeautait le bien-être des hommes et des biens, le moniteur agricole s'occupait de la terre, du ventre de tout un peuple, des champs, des plantations, du calendrier agricole.

Un moniteur agricole était un grand monsieur. Il avait l'usage des statistiques, des chiffres et des calculs. Il l'avait toujours de nombreux cahiers avec lui. De nombreux cahiers où tout était noté : les productions agricoles saisonnières, les récoltes de café et de coton, les

prévisions saisonnières d'arachide, les prospections de nouvelles forêts à défricher et à faire distribuer aux paysans.

Il ne se séparait jamais de ses nombreux cahiers et de son mètre arpenteur, son outil de prédilection. Depuis que j'étais jeune, j'avais ainsi appris le nom de deux instruments de mesure : le mètre arpenteur et la balance Roberval. Car tous deux étaient liés à mon père, tous deux étaient liés au café.

Le café...

J'avais entre quatre et cinq ans. Nous avions une grande maison à Bohue, la grande cité de chez nous, et une autre maison de campagne dans une ferme située à quelques kilomètres seulement du Nkolomboma, le village natal de mon père, votre grand-père, où nous avions aussi une grande maison et des ouvriers pour nos caféiers et nos palmeraies. Nous vivions dans ces trois résidences au rythme des saisons.

Le café...

Depuis leur arrivée sur nos terres, depuis des temps immémoriaux, les Bashaa, notre tribu, comptaient déjà quelques centaines d'âmes. Hélas, c'était avant l'arrivée de Undee, l'homme blanc. On disait seulement qu'on était nombreux. On ne faisait ni recensement, ni comptage exact. Mais, le Lesaa, le pays des Sakata, était une terre fertile et de surcroît paisible où il faisait bon vivre.

Le fait que le Lesaa, le pays des Bashaa, ressemble à un bec formé par l'estuaire des deux grandes rivières que sont la Lekain-Mfim, qui lui sert de frontière naturelle Nord, et de du Nza n'Iyon, qui lui sert de frontière naturelle Sud, fait de ce pays une terre gardée des invasions des envahisseurs étrangers. Cette terre cependant n'a pas fini de susciter des convoitises de la part de ses voisins surtout du Nord, les voisins appelés "bakfuri" par les Bashaa eux-mêmes. En effet, la réputation surtout des belles femmes Bashaa dont la fidélité conjugale légendaire n'a d'égal nulle part ailleurs, a fait lever la convoitise de ces voisins guerriers et chasseurs d'éléphant du Nord pour qui la continence et la fidélité des conjointes est une des exigences de la réussite d'une chasse aux éléphants. C'est ainsi que l'exige la confrérie des "baluma", chasseurs d'éléphants.

Les batailles furent nombreuses, parfois en plusieurs épisodes. Mais, elles finirent toujours par la victoire des assiégés sur les envahisseurs qui ne manquèrent pas de s'en aller en ayant emporté quelques belles femmes Bashaa dans leur pays.

Ainsi, longtemps après l'arrivée de Stanley, cet Undee dont on disait être passé aux villages de Nkutu et Malepié, à l'embouchure du Lac Mai Ndombe, dans une maison qui flottait sur l'eau et dont on pensait d'abord être un génie des eaux qui montait le fleuve. A la suite donc de Stanley, d'autres Blancs vinrent habiter les contrées autour du Lac avec Ndongo comme poste d'Etat. Les gens n'avaient jamais vu un bateau. Mille images étaient évoquées. Mille récits étaient contés au sujet de Stanley et de son steamer. On appela ces Blancs des "Bula Matari" ou "Mundele Mboka". Mundela Mboka n'était pas Blanc à vous montrer les dents. Il avait comme aide de camp la chicotte. C'était une époque assez dure. Partout la chicotte a parlé et à fait saigner des fesses et des paumes de main. Puis, l'impôt. Le fameux impôt en nature. La monnaie n'était pas encore entrée dans nos habitudes. On ne faisait que le troc. On amenait du manioc en échange avec du gibier. Aussi, l'impôt se payait-il aussi en nature.

Avec l'arrivée du Blanc, nous avons appris aussi que ce dernier, après une chasse se choisit toujours la part de lion. Puis, venu dans nos pays, Undee, l'homme Blanc, s'est taillé le pays en morceau et s'est choisi les bonnes terres qui pour une école, qui pour des plantations, qui pour des campements, qui pour des usines. C'est plus tard que nous comprîmes seulement que la terre était le seul bien qu'un peuple ne devait jamais faire spolier. C'était tard... trop tard... Le pays ne nous appartenait déjà plus que de moitié.

Le Mai-Ndombe, notre contrée, appartenait au roi des Belges. C'était comme son village privé. Les hommes et les biens qui y étaient lui appartenaient. Et, à cause des grandes guerres, le royaume du Roi et les pays des grands de ce monde avaient besoin d'argent et beaucoup d'argent pour des grands travaux. Le Roi avait besoin de beaucoup d'argent pour lutter contre les envahisseurs allemands qui avaient envahi leur pays. Nous devrions de l'argent au royaume. Nous devrions payer l'impôt. Nos grands-parents devaient payer des impôts en nature. C'était, chez nous, l'impôt de caoutchouc. Beaucoup de personnes en moururent et en perdirent la vie.

Aussi, longtemps après le passage de Stanley, à cause de la chicotte, du caoutchouc dont plusieurs dans le territoire voisin de Ndongongo se furent amputer des mains et succombèrent à cause de l'atrocité des sévices des ces Blancs méchants, vinrent d'autres Blancs. On les appelait des Bons Blancs. Ils avaient la particularité de ne jamais faire du mal aux gens, de parler de Dieu qui a envoyé son fils pour que tout le monde soit frère et d'autres bonnes choses encore. Leur particularité encore c'est qu'ils portaient toujours une grande robe blanche et laissaient pousser une barbe sous le menton. Certains avaient une longue barbe qui les faisaient ressembler à Dieu le père, certains par contre avaient des barbiches sous le menton comme un bouc, avec de petites calvities sur la tête comme de petites plaines d'aviation. Puis, drôle d'histoire, ils n'avaient pas des femmes. Ils n'en prenaient pas et, les autres Blancs, les Bula-Matari comme on les appelait jadis, qui appelaient ces Blancs nouveaux-venus des " Mon Père " attestaient qu'ils n'avaient même pas laissé des femmes et des enfants à Mputu, leurs pays très loin.

Quelques années après que ces " Ba Mompere " arrivèrent à Ndongongo, à cause du manque des chikwangués et autres denrées, ils décidèrent à chercher des terres plus paisibles et fertiles. En descendant le Grand Lac vers le sud, une bonne terre où ils pouvaient implanter leur village qu'ils appelaient Mission. La particularité de leur nouveau village c'est qu'ils construisaient non pas seulement une Maison pour Dieu, qu'ils appelaient "églises", mais aussi une petite maison nommée "hôpital" où ils donnaient des médicaments et nous guérissaient des maladies et autres épidémies, non pas des feuilles d'arbres ou autres poussières noirâtres comme du temps de nos ancêtres, mais de petites graines blanches et parfois amères qui, une fois prises, faisaient disparaître la fièvre. Et, ils commençaient à ouvrir ce qu'ils appelaient une école. Difficile à nos grands-parents d'expliquer la chose, mais, ils disaient seulement qu'avec un morceau de bois taillé et poli qu'ils appelaient aussi papier, on y gâtait avec un autre morceau de bois des signes que seuls les initiés qui ont fréquenté ces maisons des "*Ba Mompère*" déchiffraient et pouvaient ainsi avoir ce qu'un autre avait écrit. C'était l'écriture. Des gens venaient de partout pour voir et apprendre la nouvelle chose.

Chez les Bashaa donc c'est Bohwe qu'un de ces Mon-Père, Jules Denis, choisit pour implanter son village. Bohue devint donc un grand centre. Lorsque les Ma-Mère, ces femmes qui vinrent suivre les "*Ba Mompère*", pour s'occuper de la maison des médicaments, de l'éducation des jeunes filles et des femmes, on leur construisit aussi des

habitations à côté de celles des "*Ba Mompère*". Bohue devint donc un grand centre commercial, religieux, de développement, surtout avec son école pour garçons, puis pour fille.

L'école de la contrée était donc à Bohue et, aux dires de mon père, il était le seul enfant de leur village à avoir fréquenté cette nouvelle école de Bohue. Il fallait avoir du courage pour y aller, disait mon père. Se séparer des parents pendant toute une lune et ne revenir que pour chercher des provisions, requerraient du courage. Nombreux enfants se sauvaient et préféraient des travaux champêtres et autres pêches que d'aller perdre son temps vieillir et à user les rares culottes sur des escabeaux ridés.

Alors que l'école ne durait que cinq ans. Mais, pour des enfants qui y arrivaient à un âge assez avancé, cela devenait de l'éternité. Ainsi, lorsqu'il terminait ces écoles de cinq ans, nos pères étaient des messieurs bien formés à tout faire. On leur apprenait, non pas seulement à lire et à écrire, mais ils apprenaient les calculs, les comptabilités élémentaires, la géographie les sciences et d'autres choses pratiques aussi. Ceux qui sortaient de ces écoles devenaient clercs, infirmiers, moniteurs. Ces écoles n'avaient pas de comparaisons avec nos écoles d'aujourd'hui. Les enfants qui y fréquentaient étaient soigneusement sélectionnés par les missionnaires, en accord avec les parents. Puis, on y apportait que ces bras et ses jambes, les missionnaires approvisionnaient en stylos, cahiers, livres, et tous les élèves vivaient à l'internat. Il y avait une école pour fille, tenue par les religieuses et une école pour garçon, tenue par les Pères.

Ainsi, lorsque mon père termina ces cinq ans à Bohue, il fut nommé Moniteur Agricole. Mon père devint donc un grand monsieur, car les moniteurs agricoles étaient de grands messieurs. Il fut nommé moniteur agricole, après avoir travaillé, dix ans durant, comme élève moniteur agricole du secteur avec comme maître un moniteur agricole Blanc. Ce Blanc fut son maître initiateur. Ce Blanc l'aimait tellement que les mauvaises langues disaient que ce Blanc être la réincarnation d'un de nos ancêtres du clan. Il parcourait toute la contrée accompagnée de mon père. Il dormait avec lui sur des grabats, il parlait notre dialecte et il mangeait nos mets. Il était amateur du vin de canne à sucre et chérissait des plats de crevettes à la mwambe.

Mon père devint un grand monsieur. Il parlait français avec les Blancs, il mangeait avec eux, il prenait du vin rouge, il portait une cravate, il avait de beaux souliers, sa maison, bien qu'en paille, avait des chaises et une table à manger. Bref, dans toute la contrée, il avait la réputation d'être un Blanc à la peau noire. Tout le monde l'appelait Monsieur. Même lorsque l'indépendance vint chasser le Blanc et qu'on interdit les noms des Blancs et leurs costumes et leurs cravates, mon père, le soir, dans son salon, se mettait souvent en cravate, sirotant un verre de vin rouge. C'était pour lui une religion. Aussi, tout le monde, malgré l'interdiction des nouveaux maîtres des " soleils des indépendances " de porter des cravates et d'appeler les gens par " monsieur ", continuait à l'appeler Monsieur.

En effet, lorsque le Blanc, qui avait toujours la réputation de voir plus que son nez déjà long voyait le vent de l'indépendance souffler, il s'était décidé de replier à Léopoldville où il fut nommé dans un grand bureau climatisé et laissa son siège à mon père. Mon père devint donc moniteur agricole. Monagri, comme on les appelait. Il devint le premier Monagri noire à remplacer le Monagri Blanc. Mon père, votre grand-père n'était pas n'importe qui. Il jouissait d'un standing et d'une renommée dans toute notre contrée. Ainsi, lorsque les indépendances vinrent, tout en restant Monagri, il siégea dans plusieurs conseils

de collectivités et du territoire. Il était un petit-grand monsieur. Car, le poulailler est un palais doré pour le coq malgré la puanteur et la petitesse des lieux, dit-on.

Le café...

L'histoire du café dans notre contrée est liée à mon père, votre grand-père, monsieur Jules Ngekhum. Monsieur Jules était un moniteur agricole. Il était un grand monsieur. Il réglementait et définissait le calendrier agricole et contrôlait les hectares des champs et autres plantations. Il avait un instrument de mesure de prédilection : le mètre arpenteur. C'était un instrument essentiel, un attribut du pouvoir. Du temps de la colonisation, chaque année, Bula Matari, " le casseur des rocs ", l'administrateur du territoire, lui envoyait une bicyclette, pour son travail. Ainsi, il parcourait toute la contrée avec ses nombreux cahiers, opérant des recensements agricoles, notant les hectares cultivés, prospectant sur les forêts vierges à distribuer, tranchant des palabres liées à la terre, lisant les notes des cours et autres formations de la FAO. La FAO, dès mon plus jeune âge, fut la première agence des Nations Unies dont je connaissais les fonctions. Elle s'occupe de l'agriculture et de la nourriture. Mon père me parlait de son siège à Rome et surtout de ses formations aux Monagris.

Mon père, votre grand-père était un salarié. Le pays n'était pas ce qu'il est aujourd'hui. Il valait encore la peine d'être appelé pays, alors qu'actuellement il est devenu un grand village. Les indépendances étaient venues s'abattre sur nos pays et le Blanc était parti. Mais, nous sentions encore son odeur. Son ombre planait encore sur les structures de nos Etats. Nous avons vécu cette période charnière. Nous avons été témoins des jours sombres où le pays passait d'une république à un grand village. Mais, ça c'est une autre histoire à vous raconter.

Mon père était donc un salarié. Chaque mois, un autre monsieur de l'Etat venait lui laisser de l'argent, beaucoup d'argent. C'était son salaire. Le monsieur venait toujours à une date régulière. Il avait toujours une sacoche et des papiers qu'il faisait signer à mon père. Puis, il restait encore deux jours et repartait. Il était aussi célèbre, le monsieur. On l'appelait le comptable. Après son passage, mon père nous achetait des habits neufs, renouvelait sa dame Jeanne de vin rouge, ajoutait l'une ou l'autre appareil dans notre maison, puis faisait des dons et cadeaux à nos tantes. Mon père avait beaucoup d'argent. Et comme chez nous l'argent et les femmes vont de paire, mon père avait beaucoup de femmes. Il était allé jusqu'à quatre femmes, sans compter ceux qu'il prenait et laissait en chemin sans avoir pris la précaution d'avoir un enfant avec elle. Nous avons ainsi beaucoup de marâtres, mais nous n'habitons jamais ensemble. Chaque marâtre avait sa maison. Mais, entre nous enfants, nous nous connaissions et nous aimons beaucoup. Nous étions du même sang. Les querelles et les problèmes des parents ne nous concernaient pas. Nous n'en pouvions rien. Ainsi, même lorsque notre papa avait divorcé avec une des marâtres, les enfants, nos frères, restaient chez nous. Et nous pouvions même rendre visite à notre marâtre, même divorcée avec notre papa, sans offusquer notre maman. Elle restait notre maman. On pouvait ainsi aller s'y réfugier lorsqu'on nous menaçait de chicotte dans la maison. Autres temps, autres mœurs, avait écrit Cicéron.

J'avais quatre ou cinq ans... Mon père était un moniteur agricole. Il avait fréquenté l'école des Blancs. C'était la seule école de la contrée. Il était un évolué. Il avait en outre une machine à coudre, une machine à écrire, puis une radio et plus tard un magnétophone pour écouter la musique. Le soir, il y avait toujours de l'ambiance chez nous. Il commençait la soirée toujours avec la radio puis tout se terminait par la musique, après qu'il ait expliqué

le travail du lendemain à ses compères, donné un programme à nos ouvriers. Les gens dansaient, la lampe Aladin allumée, lampe qui attirait crickets et autres bestioles noctambules. Avoir une lampe Aladin ou une lampe Petromax faisait partie d'un signe de richesse. Lorsque Wendo sortit "Marie Louisa" ou que Verkys, l'homme au poumon d'acier chanta Nzambe Nakomitunaka, ou que mourut Bavon Marie-Marie, ou que Lumumba fut arrêté, les gens l'avait appris chez nous par mon père. Car un évolué doit toujours avoir sa radio et mon père aimait la sienne. C'était le Blanc qui le lui avait dit. Un évolué doit avoir une radio, une montre, une bicyclette, une machine à coudre, une lampe Aladin. Mon père aimait tellement la radio qu'il dormait parfois en oubliant d'éteindre sa radio. La radio de mon père était une radio de marque Nec. Elle avait été achetée avant ma naissance et elle a survécue jusqu'à sa mort. C'est un de mes oncles paternels qui l'a récupéré à la mort de papa. Ainsi que le veut la coutume. La bicyclette, la machine à coudre la lampe Aladin de mon père avaient eu la même longévité. Il fallait être mon père pour conserver ainsi les biens et appareils. Même ses habits moisissaient souvent dans sa malle et subissaient une toilette particulière. Il avait aussi ses draps et ses couvertures qu'il gardait pour le jour de sa mort. Tellement qu'à sa mort, nous n'avions eu ni problème de drap encore moins de planche pour le cercueil. C'était le Blanc qui le lui avait dit. Il le répétait souvent.

Pour les habits, c'est encore une histoire. Il mettait toujours de la boule de naphthaline dans ses males. Mais, la journée de samedi était réservée à l'entretien de ses appareils, de son vélo, de sa machine à coudre, et de ses habits. Il se levait tôt avec ma mère, votre grand-mère, et ils se mettaient d'abord à faire des comptes et des prévisions budgétaires. Il parlait et bégayait mon père. Et comme ma maman qui, même en ayant eu aussi la chance de fréquenter l'école des Soeurs, ne s'en sortait que très peu dans le budget, les discussions se terminaient souvent par des coups de poing de mon père sur la table. Les bègues ont souvent un souffle court. Mais, dès que papa entendait qu'un des enfants s'était réveillé, il arrêtait toute discussion. Mon père était un monsieur. Il ne frappait jamais maman en public. Le samedi donc, il sortait ses habits et les étalait au soleil et il se mettait assis sur une chaise longue, son livre de Latin en main, il se mettait à chanter en latin. Ce livre de chanson était un vieux livre presque en lambeau. Il nous avait appris que le livre s'appelait Graduel et nous avons tous appris aussi à bien le garder, mes sœurs, mes frères et moi. Déjà, avant d'enter à l'école, je savais fredonner quelques mélodies latines, surtout le célèbre *Tantum ergo*...

J'avais entre quatre et cinq ans...

Les livres étaient sacrés pour mon père. Il aimait lire. J'ai ainsi appris à aimer les livres depuis on jeune âge. J'ai appris à conserver les livres par mon père. J'ai appris à chercher à comprendre et à bouquiner par votre grand-père. L'ironie du sort a fait que lorsque je terminai mes humanités littéraires, mon père commençait à lire mes livres et, pendant des vacances, me demandaient des explications sur mes lectures. Quand je terminai ma première année de philosophie, pendant les vacances, il me posa la question, la terrible question qu'on puisse poser à un philosophe, qu'est-ce que la philosophie ?... Je commençai ainsi par l'histoire de la philosophie, par les écoles de philosophies, pour lui faire comprendre que la philosophie c'est cette science qui apprend aux gens à poser des questions, même saugrenues, sur le monde, sur l'homme, sur Dieu, sur les événements, bref sur tout. Des questions que le commun des mortels ne posait et ne se posait pas. Le philosophe est, lui ai-je dit, celui qui cherche des explications à tout, celui qui cherche à comprendre, celui qui fait usage de sa pensée. Il est aussi entièrement libre d'esprit et de pensée. Cette leçon-là, mon père l'avait retenu et avait commencé à expliquer la philosophie à ses nombreux amis.

Mon père était un moniteur agricole. Il avait eu la chance d'aller suivre une formation à Yangambi, très loin dans la province orientale. C'était toute une histoire avec notre deuxième maman, notre marâtre comme on dit en bon français. Parce qu'on avait dit à notre marâtre, pour parler bon français, que là à Yangambi, on devait passer d'abord par Kisangani Boyoma où les femmes avaient la réputation de se choisir les hommes à l'arrivée du bateau. Donc, comme mon père avait la réputation de marier beaucoup de femmes, il n'allait pas revenir, ou tout au moins, il n'allait pas revenir sans en emporter une. Mais, ma mère, habituée aux va-et-vient de mon père, n'avait aucune objection de le laisser partir. Elle finit par convaincre nos autres marâtres. Et lorsque mon père revint, il divorça avec notre marâtre. Par défi sans doute.

Mon père revint donc de Yangambi avec des grains de café sélectionnés et adaptés pour les terres de notre contrée. Il reçut donc mission de Bula-Matari de changer la culture de Fibre et de Coton par celui de Café. Il commença ainsi par une pépinière, puis il entrepris des campagnes d'explications et de sensibilisations. C'était avant l'indépendance et l'éducation des masses s'accompagnait de la chicotte et du cachot. Mais, mon père était bon pédagogue. Il était passé de village en village, de bourg en bourg, de bourgade en bourgade, il avait chois la période de la saison sèche, où les travaux champêtres étaient mis en veilleuse, en attendant le début des pluies. Il avait rassemblé, hommes, femmes, enfants et vieux. Il n'avait ménagé aucun effort pour parcourir tout le pays, à vélo. Chaque fois qu'il avait une campagne de vaccination, une croisade pour la construction et la réhabilitation d'une grande route, la construction d'un pont ou le deuil d'un grand chef coutumier. Mon père était bon pédagogue et avait ramené aussi beaucoup de café moulu qu'il faisait déguster aux déférentes personnes, le matin, autour d'un grand feu, ou le soir pendant qu'il leur rapportait les dernières nouvelles suivies à la radio.

Les Portugais étaient déjà chez nous et vendaient du café moulu. Mais, ce café du portugais était moins savoureux et moins aromatique que celui moulu localement par mon père. Mon père avait amené du café moulu de Yangambi en grande quantité. Du bon café à la saveur forte. Chaque matin donc, les gens se rassemblaient chez nous pour prendre du café. Du café sans sucre et sans lait. Seul un cercle très réduit d'amis à mon père avait droit à ces denrées rares : le sucre et le lait dont on disait guérir les rhumatismes et autres courbatures lombalgiques. Nous qui prenions le sucre et le lait continuellement étions des enfants pas comme les autres. Mais, mon père interdisait nous interdisait de nous faire voir comme des enfants hors communs. Il était un homme du peuple, un homme d'une simplicité légendaire, il était un homme sans frontière, un homme sans discrimination. Nous ne l'avons jamais vu gronder nos ouvriers et il nous était interdit de les appeler par leurs noms sinon par "yaya" ou "papa", selon leur âge. Mon père reprenait souvent pour notre compte ce proverbe : si tu n'es pas encore mort, ne te dis pas que tu seras enterré avec cette même tête.

Nous venons de très loin. Là où nous allons, c'est aussi très loin.

Mon père, dès son retour, planifia ainsi la vulgarisation de la culture du café, commença avec des pépinières, distribua des terres aux agriculteurs, expliqua la différence entre les cultures vivrières et les cultures commerciales. Il haranguait des foules dans des villages, expliquait, gelait, tutoyait, vouvoyait, empruntant parfois proverbes et dictons, comtes et légendes, sagesses anciennes et exemples d'ailleurs, puis le soir, il ne s'empêcha de distribuer des breuvages de son café aux curieux. Mon père expliquait ainsi que si tout le monde commençait à cultiver le café dans trois ans seulement, chacun pouvait ressembler

au portugais et pourra ainsi vendre son café. Les plus courageux avaient commencé avec lui et, trois ans après, notre contrée commençait à produire du café. Le café devint toute une histoire. On avait connu la fibre, on avait connu le coton, mais le café était plus que tout : de l'or noir. Le café apportait toute une civilisation. On défrichait le champ, on préparait la pépinière, on faisait des butes pour cultiver le manioc, on transplantait les jeunes plantes de café sur des trous creusés suivant un alignement géométrique, on venait chaque jour voir pousser le jeune caféier qui, en poussant, prenait de l'ascendance sur toutes les mauvaises herbes et le manioc qui y était planté ; on enlevait les mauvaises herbes, on veillait sur les bourgeons, on enlevait le manioc une année après, on soignait les caféiers qui atteignaient déjà au bout de deux ans quelques mètres au-dessus du sol et faisaient pousser des feuilles vertes comme les arbres en Angleterre au printemps, puis venait la floraison... Toute une histoire d'amour...

Rien n'est aussi bon et beau pour un moniteur agricole qu'était votre grand-père que la floraison des caféiers. Les caféiers dégageaient un parfum qui faisait venir et courir de loin les abeilles et autres oiseaux rares aux pelages flamboyants et kaléidoscopiques. Le parfum des fleurs du café sentait de l'arôme et ressemblait parfois à l'encens parfois à un bon plat de crevettes. Une fois les fleurs toutes blanches tombaient à terre, les graines de café y sortaient des branches épluchées de leurs fleurs tel des cerises vertes. Et lorsque la petite saison sèche terminait, lorsqu'on quittait la pâque et qu'au Nord la printemps approchait, les gains de café atteignent alors leur maturité. Belle histoire d'amour pour le planteur qui doit maintenant débroussailler, enlever toutes mauvaises herbes, la cueillette approche... On passait ainsi des heures à contempler un caféier. Sous le caféier poussaient souvent des fougères et autres champignons, richesses de nos forêts, qui servaient de nourriture, en alternance avec les petits poissons des eaux douces du ruisseau qui coulait généralement à côté de la plantation de café.

J'avais entre quatre et cinq ans...

La cueillette de café est un autre long processus. Elle attend la fin des pluies, la cueillette, après le 15 mai, la fin de la période des pluies et le début de saison sèche. Les pêcheurs désertaient les villages pour les pêcheries, tandis que les agriculteurs gagnaient les fermes pour la cueillette de café. Les villages restaient quasi déserts. Le rendez-vous inverse se situait autour du 15 septembre, au début de l'année scolaire, avec l'arrivée des premières pluies de la saison pluvieuse. Je connais toutes ces dates en tête. Au début de la saison sèche donc, les grains de café tournent ainsi de vert, au vert clair, au rouge, jusqu'au rouge très foncée. Le moniteur agricole passait alors de plantations en plantations pour déguster le café mûr. Comme une sage femme, il savait quant faut-il le cueillir. La qualité du café à la vente y dépendait énormément. Un café cueilli prématurément avait de l'incidence sur sa qualité au séchage. Même mur, le moniteur agricole seul savait tester le café mature et mûr. Si on met de l'eau dans du vin, l'ivrogne le sait. La qualité du café dépend de sa maturité, de son mûrissement à terme, et de son séchage au soleil. Et, pour ne pas perdre les prématurées, chaque jour le planteur revenait de sa plantation avec quelques grains murs. Rien ne se perd. Car, on a déjà préparé, sur la cour, généralement derrière les maisons, la cour royale pour monsieur café : une petite baie en bambou où on y versait chaque jour des grains murs de café cueillis des plantations, avant de les entreposer dans un coin de la case où, généralement des poules y mettent leur ponte. Puis vint la grande cueillette.

La grande cueillette...

Nous avions toujours des ouvriers à temps plein et des ouvriers temporels qui venaient seulement travailler chez nous pendant la cueillette de café. Mon travail, une fois les vacances venues, était de veiller sur les cahiers d'appels. Je me levais tôt le matin et commençais l'appel de ceux qui allaient à la plantation, puis je les suivais avec mon père. Je revenais tôt, au début de l'après-midi, pour contrôler les mamans qui avaient cueillir le café et notifier le nombre des corbeilles qu'elles avaient ramenées. Je les traitais avec égard et je devais me maîtriser devant tout écart de langage. Mon père me l'avait appris. Lorsque les gens ont travaillé toute la journée et qu'ils reviennent le soir, ils sont souvent fatigués et c'est chose normale qu'il y ait parfois écart de langage. Je n'ai ainsi jamais entendu mon père insulté ou geler sur nos ouvriers.

Toutes nos marâtres aussi entraient ainsi dans la danse. C'est la cueillette de café qui a souvent fait pousser mon père à marier plusieurs femmes. Nous avons plusieurs hectares de café. Ma mère seule ne s'en sortirait jamais. Mon père avait besoin du concours d'autres femmes. C'est lui qui me l'avait dit quelques mois avant sa mort. A ce moment-là, il n'avait plus comme femme que ma mère. Il s'était confessé devant moi. J'étais le seul garçon à ses côtés, il me l'avait dit pour que nous ne suivions pas ses pas, avait-il dit. Avoir plusieurs femmes est une histoire qui appartient à une autre époque.

C'est nostalgique la cueillette du café. On allait en ligne, suivant les rangées étroites des caféiers. On chantait et on s'esclaffait devant l'une ou l'autre personne qui s'était fait envahir par un petit troupeau des fourmis rouges. Les enfants étaient occupés à chercher des champignons aux chapeaux épais qui servaient du Lunch vers 13 heures, tandis que les hommes continuaient à débroussailler. Tout était rythmique et cérémonial. Mon père travaillait aussi avec les ouvriers et leurs obligeait un repos obligatoire pour prendre du café qu'il amenait toujours dans une grosse thermos. Puis, il libérait les ouvriers aux heures de quatorze heures pour que ceux-ci poursuivent la taille aussi dans leurs propres plantations. Nos ouvriers ne travaillaient chez nous que trois jours par semaine, les laissant les trois autres jours pour leurs propres travaux champêtres et autres. Mon père était un évolué, un Blanc à la peau noire, comme on le disait dans notre contrée.

Une fois la cueillette finie, les femmes étaient ainsi libérées et pouvaient aller loin dans les forêts pour la pêche. Elles allaient pour plusieurs semaines. Plusieurs semaines où les hommes s'occupaient à veiller aux cafés étalés au soleil et à la date de l'ouverture de la campagne.

L'ouverture de la campagne

L'ouverture de la campagne était toute une affaire, une affaire nationale. C'est le gouvernement qui le fixait. Depuis le temps des Flamands. Le Flamand ne badinait pas avec l'ordre. Et pour le café, les gouvernements d'après les Flamands, jusqu'il y a peu, le respectaient encore. On l'annonçait à la radio, après avoir consulté les moniteurs agricoles. Les moniteurs agricoles étaient des grands messieurs. Avant l'ouverture de la campagne, il se tenait réunion sur réunion, il se suivait circulaires sur circulaires. Toute la vie des villages était suspendue à l'annonce de cette date. On la savait entre le 15 août et le 15 septembre. Un mois seulement. Un mois d'intenses activités économiques et financières. Un mois où tout bougeait. Pendant les jours qui précédaient l'annonce officielle de l'ouverture de la campagne, mon père ne manquait plus jamais des piles dans sa radio et le hangar devant notre concession ressemblait à un lieu de meeting d'élection. Même une

femme qui veut accouchée n'était jamais attendu avec aussi d'impatience que l'ouverture de la campagne de café.

Puis venait l'annonce officielle par le ministre de l'agriculture en personne, en fixant aussi le taux le plus bas de l'achat de café. Dès le lendemain de cette annonce, les villages ressemblaient à de vrais marchés. Nous étions dans un pays à économie libérale. Chacun était libre de vendre son café à qui il le voulait. Chaque acheteur était libre d'acheter où il le voulait. Il pouvait fixer son prix tout en se gardant à ne pas aller en deçà du prix officiel. C'était la vraie loi de l'offre et de la demande. Les villages prenaient pourvoir et ascendance sur les villes; c'était le vrai pouvoir au peuple. On côtoyait alors les planteurs comme si on faisait la cours à une fille du chef coutumier. C'était beau à voir. Les bicyclettes passaient de village en village à la recherche d'informations, du taux le plus et le mieux offrant, du bon acheteur. Les balances Roberval faisaient leurs apparitions. Les grands registres et les malles bourrés d'argent étaient exhibés pour faire les yeux doux aux paysans hésitants. Rien n'était laissé au hasard. Toutes les méthodes étaient bonnes. On proposait des trocs en natures, certains venaient avec des propositions des crédits, les plus malins proposaient de prendre le café et de la pesé mais de ne donner l'argent qu'au prix de la fin de la campagne.

Les moniteurs agricoles étaient des grands messieurs. Tous les acheteurs passaient par notre concession, y passant des nuits, nous laissant quelques présents. Ils proposaient, parlaient, faisaient couler à boire, puis faisaient leurs routes. Ce qui tait intéressant c'est qu'ils n'étaient nullement des rancuniers. Ils pouvaient se retrouver à trois ou à quatre chez nous, dormaient, buvaient, puis chacun achetait ou n'achetait pas, et ils faisaient leurs routes. Nous avions une grande maison avec plusieurs chambres. La campagne annoncée, le moniteur agricole veillait aussi à l'état des routes. Il mobilisait, il haranguait les hommes et les femmes dans un volontariat à peine forcée. On arrangeait ponts et mauvais tronçons des routes, on défrichait et créait des routes secondaires, avec l'aide des cantonniers. Nombreux étaient des planteurs qui attendaient un mot d'ordre de mon père pour la vente de leur café. Mon père était ami des portugais. Généralement il allait les voir et avait des conciliabules avec eux. Ils étaient de très bons acheteurs. Ils ne trompaient pas avec leurs balances, puis ils savaient proposer de bons trocs. L'argent est glissant. Le planteur le sait. Le portugais le lui faisait prendre conscience. L'acheteur envoyait aussi ses sacs vides à ses vendeurs potentiels. Ceux-ci prenaient ainsi soin de remplir les sacs et de les faire attendre dans un coin de la maison. Les maisons étaient ainsi toutes transformées en greniers de café.

Le café ne se faisait pas remplir dans le sac n'importe comment. Toute une cérémonie à la quelle le planteur y veillait scrupuleusement. Toute la renommée du café de la contrée et du village en dépendait. Lorsque le planteur se rendait compte que son café était bien sec, il l'épluchait avec ses dents pour le déguster, encore cru et sec. Puis, une fois rassuré de sa qualité bien sèche, il le rassemblait, le tamisait avec une corbeille afin de laisser dehors toute la terre qui pouvait s'y infiltrer, puis on l'entraînait dans la maison, dans un coin donnée. Généralement, les poules et les canes en profitaient pour en faire des pondeuses occasionnelles. Lorsque le planteur prenait le sac d'un acheteur, il y mettait son café, soigneusement rempli et cérémonieusement cousus avec une liane dont le rabotage faisait aussi l'objet d'une sélection et d'une cérémonie magistrale.

Le Portugais a joué un grand rôle dans le développement de nos villages. Il a ainsi amené, années par années, une nouveauté dans toute la contrée. Ce fut d'abord l'ère des matelas, puis des marmites, puis vinrent les machines à coudre, puis vinrent les VéloMOTEURS et les

mobylettes, puis les vélos "Raleigh", puis les vélos "Ndeke Luka", puis les Vespas qu'on appelait "poitrine des canard", etc... Aujourd'hui encore dans les villages, ce sont encore les épaves des biens apportés par les portugais qui subsistent.

Lorsque mon père prenait donc contact avec un acheteur, généralement un portugais, ils se fixaient un jour d'achat de café dans notre village. C'était un jour de grands mouvements. Le Portugais venait quelques jours avant avec son *Capita Magasinier* et surtout avec son Acheteur. Ce dernier très en vue à cause de sa balance Roberval que transportait un acolyte inséparable. Cette balance subissait un nettoyage continu avec des huiles hydrauliques ou des huiles pour machine à coudre. Les soirées de leur arrivée, c'était à peine si on ne les passait pas à la belle étoile. Il se suivait calebasse de vin canne à sucre sur calebasse et les plus chanceux communiaient au repas avec le Portugais et mon père. Le Portugais amenait généralement du vin rouge ou tout autre bière importée.

Le matin venu... le Portugais se tenait sur la grande, en culotte cousue en kaki, bretelle ceinturé jusqu'au niveau du nombril, une grosse cigarette aux lèvres, un chapeau moyenâgeux sur la tête, des souliers noirs avec des chaussettes blanches soulevées jusqu'au niveau des rotules. Son acheteur faisait toujours transporter sa balance Roberval placée sur la grande place du village généralement sous un manguier un gros arbre, sa malle d'argent, argent dont il faudra préciser provenir tout droit de la banque, et son Capita Magasinier, venu recueillir les commandes des différents volontaires au troc.

Moniteur agricole, mon père introduisait toujours l'ouverture de la campagne et de l'achat du café. Il commençait toujours par un speech. Il présentait le Portugais qui, soit dit en passant, n'était plus homme à présenter. Il lui bourrait d'éloges et vantait son Capita Magasinier, un homme prêt à donner des emprunts, même sa femme en gage ; puis le chauffeur, en rapportant comment la nuit il a ramassé, presque dans un angle impossible, une antilope qui s'aventurait à travers la grande route et enfin le vaillant acheteur qui, connu de tous, arrachait des applaudissements, non sans lui rappeler en langue de bien veiller à ne plus bouffer des kilogrammes avec sa balance huilée seulement dans la matinée. Puis, venait l'achat proprement dit.

Un planteur venait avec son café, bien emballé, dans son sac, portant la marque de la société du Portugais. Que de cris de joie et autres youyou pour un tel planteur qui a feint de n'avoir que quelques sacs alors qu'il en sortait un dizaine ! Que de taquineries pour un tel autre qui, ayant fait la taille de ses caféiers, n'a eu que quelques sacs lui permettant à peine à préparer la rentrée scolaire des enfants ! On faisait repousser loin derrière les rares femmes qui, n'étant pas allées à la pêche, venaient, par curiosité, lorgner sur ce domaine réservé aux hommes. Des jeunes gens commentaient à leur façon les prouesses d'un tel chauffeur, la calvitie d'un tel portugais, la barbe d'un tel prêtre qui, parfois de passage, traînait quelques minutes, le temps de s'échanger quelques mots en bons français avec le portugais; on disait d'eux qu'ils parlaient français comme des gens qui avaient des morceaux de chikwanges dans la bouche. Les quelques rares échantillons de marchandises étalées faisaient aussi l'objet d'une convoitise animée. C'était de l'ambiance. On déversait à boire, le Portugais se faisait enivrer avec son café en plein midi, qu'il interchangeait avec une cigare ou une cigarette que, par orgueil, il ne finissait jamais, laissant les bouts aux autres fumeurs de cigares indigènes qui y veillaient tel un chien à la vue d'un os.

L'acheteur de café était un grand monsieur. Il était le représentant du portugais. Ils étaient souvent très célèbres dans la contrée. Leur description était souvent la même : un gros

ventre soutenu par une ceinture en cuir massif qui descendait généralement au dessous du nombril, des pantoufles grises au pied, une chemise manche longue avec épaulettes, une petite foire des bics pendus aux poches de la chemise, des cahiers, la mâle d'argent et surtout la balance roberval. Le Portugais y restait souvent l'espace d'une matinée, puis, une fois le premier camion rempli, s'éclipsait pour aller dans un autre village soit retournait à son poste. L'acheteur trônait alors an maître absolu. On aurait cru à un vrai seigneur du Moyen Age.

Le pouvoir a besoin de symbole. L'acheteur de café était appelé Kapita. Le Kapita avait un instrument du pouvoir : sa balance, la Balance Roberval. Il était le seul à savoir la manipuler. Il était le seul à pouvoir et à savoir lire ce qu'y était inscrit. Il était le seul à décider du prix du café.

Lorsqu'il arrivait, le fameux Kapita, il se mettait souvent au milieu du village. Il était souvent assis sous un manguier ou un fromager. Pommes d'acajou, oranges et autres fruits lui étaient servis, entrecoupés par des gorgés de tasses de café noir et non sucré, soit saupoudrés de quelques cuillères à café de poussière de lait, soit badigeonné par du lait liquide. Le Kapita était un grand monsieur. Là où il était assis, là aussi se faisait l'achat de café. Là où il était assis, là aussi était le pouvoir. Là où il était assis, là aussi était la balance Roberval. Généralement vielle, mais elle était huilée par les manches pour pouvoir bien défiler. Comme les loups entre eux ne se mangent pas, le Kapita avait souvent comme amis le Moniteur Agricole car, souvent, la nuit venue, c'est chez le Moniteur Agricole qu'allait loger le Kapita.

Une fois le café arrivé à côté de la balance, l'acheteur faisait actionner le petit levier de gauche, pour bien soustraire les kilogrammes du sac vide, demandait que l'on y pose le sac de café que portaient à l'occasion de grands gabarits qui, bénévolement, y trouvaient l'occasion de montrer de quoi ils sont capables et de se concurrencer les biceps et autres mollets et triceps. Torses nus, ils se plaisaient au jeu, suant et puant parfois. Le Kapita du Portugais notait aussi rapidement qu'il dictait le nombre de kilo à haute voix, alors que l'assistance appréciait cette rapidité légendaire dont certains Kapita s'étaient rendus célèbres dans la contrée au point de marier des femmes par le fait de leur rapidité à lire le nombre de kilo de café et à additionner les chiffres ainsi dictés. Ils étaient ainsi maîtres, nos Kapita, dans le calcul mental. Ils savaient soustraire, multiplier et additionner avec une rapidité incroyable. Entre l'addition des kilogrammes de café et la multiplication pour avoir le prix du café, on se perdrait dans l'étonnement. La balance était un autre attribut du pouvoir chez les acheteurs. Dormir avec une balance Roberval était un honneur. Se voir attribuer le transport cet engin évaluateur de la prouesse des planteurs de café est un noble métier auquel se donnait, à cœur joie, tout enfant du planteur. Surtout lorsque, à cause du nombre élevé des sacs de café, le Portugais décidait que le véhicule allait directement peser et prendre le café dans la concession d'un planteur donné !

Mon père était un monsieur. Monsieur Jules était connu dans la contrée pour sa grande plantation de café et de palmiers. Il était moniteur agricole, c'était normal qu'il pêche lui-même par l'exemple. Notre plantation mesurait des dizaines d'hectares, le café était soigneusement traité, la campagne et la vente savamment orchestrées. Généralement, nous avions un jour réservé spécialement à l'achat de notre café. Souvent après tout le monde et généralement après le 2 juillet. C'était lorsque les choses étaient bien réglementées dans ce pays. Nous prenions les vacances de fin d'année le 2 juillet, qu'il pleuve ou qu'il fasse froid.

Le 2 juillet était un jour de gloire, de pleurs et de grincements des dents. C'était le jour où

les enseignants et les directeurs d'école avaient le vent en poupe. Déjà la veille, ils avaient terminé avec toutes les cotes, tous les calculs avec de nombreuses soustractions, des additions, des divisions et des pourcentages. Puis, ils prenaient soin de vérifier et de re-vérifier, avant d'établir la fameuse liste de proclamation par ordre de grandeur décroissant. C'était une vraie épreuve de feu. On récoltait le fruit du travail de toute l'année.

La veille donc, les maîtres procédaient à la remis et reprise de tous les documents pédagogiques : journaux de classe, livres scolaires et autres cahiers de préparations et cahiers d'appel. Ils sélectionnaient aussi généralement un ou deux cahiers d'élève par branche pour les archives au bureau. Mon cahier n'avait jamais été retenu parce que j'avais une écriture qui ressemblait aux hiéroglyphiques égyptiennes. Je n'écrivais pas, je grattais. La calligraphie n'était pas venue pour moi. Tous mes maîtres le savaient et ne m'en tenaient pas rigueur parce que j'étais intelligent. Depuis ma première année primaire, j'étais toujours parmi les trois premiers de la classe. Mon intelligence est toute une légende dans la contrée.

Je n'avais pas fait l'école gardienne. Et, lorsque je me suis retrouvé avec mes amis en première année, à l'examen de Noël, j'avais eu 100 %. C'était le premier examen de ma vie. Nous n'en avons que trois par an pour le premier degré. Je suis écœuré lorsque je vois mes filles aujourd'hui avec des interrogations en première année primaire. Les temps ont chanté, les méthodes pédagogiques aussi. Pourquoi ne pas laisser celle-là qui ont fait leurs effets ? J'étais intelligent. C'est de là aussi qu'est parti ma légende. Chacun expliquait mon intelligence de mille et une façon. On accusait mon père de m'avoir transmis sa sorcellerie d'intelligence. C'était toute une histoire pour moi. Ainsi, lorsqu'en classe, on posait un problème et instantanément je donnais la réponse, tel un illuminé, les autres condisciples me pourchassaient pendant la récréation pour se faire frotter leur front eu miens afin de se voire transmettre ce qu'il y avait. De ma part, je n'étais pas conscient d'un tel pouvoir et d'un tel savoir surnaturel. Souvent, par complexe, j'étais obligé souvent de faire le sot en classe. Mais, lorsque le maître remarquait qu'une question n'avait pas de bonne réponse, il m'obligeait de répondre et d'expliquer ma réponse. Souvent, c'était toujours la bonne réponse. Ce qui faisait accroître la fameuse légende. Les calculs, problèmes, l'arithmétique, le système métrique figuraient parmi mes penchants. Je n'avais besoin que de peu de temps de réflexion pour répondre à la question. Très souvent, je répondais avant même que le maître puisse terminer à poser sa question. J'étais de très petite taille. Généralement le plus petit de toutes les classes où je suis passé. Mais, généralement, j'étais toujours parmi les trois premiers de la classe. Mon père et ma mère en étaient très fiers. Et, ils veillaient à bien m'encadrer. Je n'avais pas droit à aller me promener le soir ou à aller déambuler dans les bars et autres danses et amusements d'enfants, hormis pendant les vacances. Si je n'avais rien à faire, mon père, qui avait un amour fou envers des livres, m'obligeait à feuilleter ses livres ou à passer mon temps à dessiner et à décorer. Il m'achetait tous les nécessaires : crayon couleur, couleurs à eau, pinceaux, crayons divers et divers objets de bricolage. Intelligent, je devins aussi bon dessinateur et bon décorateur. Je faisais seul des lectures à haute voix et expliquait par moi-même des vocabulaires consultés dans le dictionnaire de mon père. J'avais appris tôt, à la maison, à consulter un dictionnaire.

J'avais aussi appris mille petits métiers, de par mon esprit d'observation. Je fus donc cordonnier, guitariste, aide-maçon, aide-charpentier, aide-menuisier, aide-tailleur.

Le 2 juillet donc, les parents étaient conviés à venir assister à la proclamation des résultats de fin d'année. Ils étaient toujours nombreux à l'école, ces matins-là du 2 juillet. Par petits groupes, ils commentaient, saluaient les maîtres et les directeurs à distance, et attendaient,

sous les grands arbres, les safoutiers et autres manguiers. Personne, avant cette date fatidique, ne pouvait connaître les points d'un quelconque élève. Les points étaient sacrés, la tricherie et la corruption n'étaient ni connus ni pensées. Beau temps... Les maîtres qui gardaient ce secret étaient de vrais messieurs. Les directeurs d'école primaire étaient des petits dieux. Tous les parents étaient suspendus jusqu'à ce qu'on entende la cloche sonner. Les élèves se mettaient en rang, les enseignants par derrière, tandis que le directeur, le sous-directeur, le surnuméraire et parfois le curé de la mission se mettaient par-devant, sur une estrade soigneusement préparée pour la circonstance. Tout commençait ainsi par une prière, une chanson religieuse puis une chanson de jouissance populaire, agrémenté par des roulements des tam-tams et autres maracas. On chantait l'école, on vantait les maîtres, on vantait les directeurs, on chahutait, on hurlait, on criait. Certains maîtres s'illustraient par des danses avec leurs élèves, d'autres préparaient des petites scènes, on improvisait pour la circonstance un dernier défilé de l'année à l'école, avec les maîtres qui répétaient encore – une, deux – une, deux – une, deux, trois, quatre – gauche, droite –, puis tapaient encore les derniers coups de chicottes, pour rappeler à l'ordre, les rares récalcitrants. Surtout lorsqu'on entendait au loin les chansons des filles, à partir de leur école, envahir l'horizon, avec leur voix à la rossignol, nos maîtres redoublaient d'ardeur et improvisaient et puisaient dans leur répertoires des chansons en canons... On chantait aussi bien les belles chansons de la vieille France "*Il était un petit navire*" que "*London's burning*", traduit dans notre langue vernaculaire. C'était beau à écouter et à chanter.

Puis, venait la proclamation. Le soleil s'était déjà levé et commençait à talocher les calvities des parents qui, ayant quittés les ombres des grands arbres, ceinturaient, en forme arc-boutée, la cours formée par les élèves et leurs maîtres. Les hommes étaient plus nombreux que les femmes. Quelques têtes des mamans venaient souvent. Mais, elles étaient toujours rares. La proclamation était affaire des papas. Le directeur exhortait pour la tenue d'une bonne conduite pendant les vacances, il exhortait les parents à aider les enfants à rester dociles pour une bonne reprise dans deux mois, il moralisait en demandant aux parents de veiller à ce que les enfants ne partent pas souvent se laver seuls à la rivière, puis il parlait et parlait d'autres choses encore, jusqu'aux heures de midi. Puis, il laissait encore au surnuméraire le temps d'expliquer la procédure de la proclamation. Ils avaient l'art oratoire, nos directeurs d'alors.

La proclamation commençait généralement avec nos aînés de la sixième qui, après avoir passé leur examen sélectif, allaient nous quitter pour le secondaire. Ceux-ci avaient l'honorabilité d'avoir leur certificat, de la main du curé. Ils avaient ainsi le privilège de saluer, de leurs mains, le directeur, les maîtres, les sous-directeurs et le curé.

Le certificat... Tout un mythe. C'est le premier diplôme de la vie d'un homme, la clef de l'avenir, disait-on à l'époque. Le curé se faisait l'honneur de le leur décerner. Puis, venait la proclamation des autres classes. Les enfants devenaient perplexes, le battement de leurs cœurs doublait généralement de vitesse, ils devenaient pâles et avaient les yeux rougis et presque en larmes. La peur et la frousse étaient certes aussi au rendez-vous. Surtout la chicotte des parents qui sanctionnaient toujours à domicile les échecs. Pour moi, je n'avais jamais souffert de cette épreuve de feu. J'étais sûr de pouvoir réussir avec de bons points. Ainsi, je n'avais jamais demandé à mes parents ou à mes frères et sœurs de venir m'attendre. Je leur reviendrai avec le bulletin à la maison. Aussi, j'étais réputé être taquin, d'où nombreux amis cherchaient souvent à me pourchasser après la proclamation, pour me corriger. Je n'avais de refuge que dans l'agilité des mes pieds ou je prenais refuge auprès d'un enseignant. Quelque fois, mon père arrivait et repartait avant la fin de la proclamation, fatigué d'attendre ces interminables plaidoiries des directeurs et autres maîtres. Le temps

était pour lui de l'argent. Mais, il prenait soin souvent d'aller rendre visite aux directeurs, maîtres et autres autorités scolaires pendant les vacances, pour les remercier, requérir leurs avis et remarques sur moi. Les remarques étaient toujours les mêmes, pendant des années: j'étais bavard, taquin, impatient d'attendre les explications. Pour le reste, j'étais bon élève, docile, serviable, travailleur. Bref, tout ce qu'il fallait pour faire de moi un futur petit séminariste. Les enseignants étaient de vrais éducateurs. Ils connaissaient les élèves et pouvaient bien les orienter. La complémentarité était de mise entre les parents et les enseignants. La compétence des uns commençait là où celle des autres s'arrêtait. Jamais, nous n'avions vu de parents se faire contredire par l'enseignant et vice versa. Ce que le parent voulait, le maître le voulait aussi.

La proclamation se faisait par classe et en plein air. Une classe avançait et prenait place sur le devant de la scène. Le maître faisait encore ses propres commentaires, expliquait, puis commençait par appeler, en commençant par le premier de la classe, son nom, ses points à la virgule près et lui remettait son bulletin. Ce dernier était applaudi puis regagnait la place qu'occupait la classe avant de venir sur la balustrade. Le maître, pour motiver les élèves à travailler mieux, prenait soin de mentionner chaque passage de dizaine et lorsqu'on approchait la cinquantaine et que la rangée s'amoindrissait, les derniers des classes cherchaient souvent à se cacher derrière les autres. Puis, aux applaudissements, subjuguèrent les chahuts... Déshonneurs aux parents qui ont des enfants dans ces dernières rangées. La chicotte attendaient ces élèves qui n'étaient bons qu'à avaler les chikwanges. Je n'avais jamais connu cette épreuve de feu. Puis, on se dispersait, en ayant pris rendez-vous pour la rentrée, généralement la deuxième semaine du mois de septembre, après la première grande pluie de la saison pluvieuse. Les choses étaient ainsi réglées.

Mettons une parenthèse à ce récit en vous parlant d'une autre espèce d'hommes aujourd'hui en disparition : le maître.

Le monde était encore ce qu'il était. L'histoire d'Oussama Ben Laden n'était pas encore venu envenimer la terre entière, soulevant poussière et fumée. C'était quand les choses n'avaient pas encore déraillées dans ce pays. Il faisait beau vivre et on disait " en tout cas la vie est belle ".

Les enseignants et les fonctionnaires étaient payés à la date voulue et bien payés. Les enseignants et les fonctionnaires étaient de vrais messieurs. Des messieurs qui s'habillaient à quatre pinces. Chemises blanches, culottes et pantalons noirs, les chaussettes blanches soulevées jusqu'au niveau des genoux et les souliers noirs. Les plus élégants ajoutaient un bonnet ou un chapeau sur la tête. D'autres ajoutaient une canne. Chacun avait sa parure, nos maîtres de la belle époque. J'avais entre cinq et six ans. Mais, je m'en souviens encore comme si c'était hier. Le jour des fêtes scolaires et religieuses, un nœud papillon remplaçait l'indéfectible cravate. C'était beau à les voir marcher en dandinant et en bondissant comme s'ils apprêtaient à une course. C'était encore plus élégant de voir nos maîtres pédaler à bicyclette au point où on pouvait compter les différents rayons des vélos. Ils étaient des messieurs. Des vrais messieurs. Non pas les messieurs d'aujourd'hui, les je les connais au long français des Universités des soleils des indépendances, mais les évolués, comme nous les appelions, les derniers sortis des écoles des colons.

Les maîtres... Ils avaient l'art de la calligraphie. Lorsqu'ils écrivaient, on se demandait si ce n'était pas des caractères d'imprimerie qui sortaient de leurs doigts. Ils écrivaient avec fierté et élégance. Ils dessinaient. Lorsqu'ils tenaient une craie au tableau noire, c'est à

peine si la poussière salissait leurs pantalons qui, du reste, étaient coupés en deux, au niveau du nombril par une ceinture en peau de chèvre ou de python.

C'était la belle époque...

Même leur voix avaient une certaine lourdeur de voix qu'on seuls les gens qui sont à l'aise et fiers de leur métier. On disait alors, notre beau métier... C'était la belle époque, le beau vieux temps, comme nous le disons aujourd'hui. Ce *beau-vieux-temps*, cette belle époque d'antan, nous l'avions vécu. Nous nous situons à la charnière des deux temps : l'ancien et le nouveau. Le vôtre est sens dessus-dessous. Celui de nos pères fut le temps des vertébrés pur-sang. Et nous autres, les enfants de l'indépendance, nous nous situons quelque part là, entre les deux.

Nous ne savions même pas quand nos parents allaient payer nos frais de minerval. Encore moins quels furent leurs taux. Nous ne savions même pas comment étaient achetés les livres scolaires et autres fournitures pour enseignants. Nous avions, dans nos écoles, tous les matériels didactiques : équerre, compas, règles, mètre ruban, mètre brisé, mètre arpenteur, litre, cube, kilogramme, balance Roberval, pluviomètre, girouette, boussole. Non pas seulement que nous apprenions, mais nous voyions avec nos yeux et pouvions toucher avec nos mains ce que signifiait un litre d'eau, un décimètre cube de sable, un kilogramme de bambous.

Les livres nous étaient distribués, les bancs étaient propres et nous occupions toujours un banc à deux. On n'avait jamais vu des élèves suivre des cours par terre ou sur des bancs usés et cassés. Aussitôt un banc était usé, aussitôt il était remplacé. Nos bancs avaient des trous pour des encriers, vestige de la belle époque où la calligraphie trônait en maître absolu dans le primaire. Nos maîtres avaient une belle main, lorsqu'ils écrivaient. C'est comme s'ils dessinaient. Ils étaient les derniers de l'époque des encriers. C'était la belle époque.

Nous avons vécu comment ces choses ont déraillé. Je m'en souviens comme si c'était hier. Je m'en souviendrai toujours. Pour avoir une référence dans le temps. Une référence lorsque le pays était debout. Une référence que je me fais un devoir de vous transmettre.

Je m'en souviens bien comme si c'était hier lorsque les choses ont déraillés. Il faudra que je vous en parle.

Nous revenions des vacances de Noël. C'était une belle matinée où le brouillard de la petite saison sèche s'annonçant, couvrait la pelouse et toutes les herbes qui, profitant des vacances, avaient poussé jusqu'aux entrées des salles de classe. Nous revenions donc des vacances de Noël.

Mais, contrairement à tous les retours des vacances, ce jour-là, c'est comme si quelque chose d'anormal se passait. Personne, disons les maîtres, ne manifestait aucun empressement à aller au bureau du directeur prendre les cahiers de préparations et autres journaux de classe. C'était curieux et assez inhabituel. J'étais souvent le plus petit de toutes les classes où je suis passé et souvent, comment j'étais parmi les trois premiers de la classe, j'étais souvent chargé de balayer la classe. Comme notre maison était tout proche de l'école, j'étais souvent désigné pour arriver premier et mettre de l'ordre dans les salles. Les maîtres ne s'attardaient pas à venir à la maison, la veille d'une rentrée de classe déposer clefs et autres instructions de propreté. Mais, cette fois-là, aucun maître n'était venu la

veille. Puis, le matin, chose curieuse, les maîtres traînaient leurs pieds. Papa était revenu de la ferme le jour avant la rentrée des classes. Il était revenu plus vite que prévu. Il avait, toute la nuit, expliquer des choses à notre maman. Entre deux profonds sommeils, j'avais entendu plusieurs fois mon père dire à ma mère que nous étions morts, morts et enterrés. J'entendais mon père inviter ma mère à plus de retenus, à moins de critiques contre les autorités politiques. Je ne comprenais pas bien ce qu'il disait, mais aux petites heures de la matinée, j'ai vu mon père repasser et passer en revue ses cravates, ces nombreuses cravates, ces belles cravates, ces cravates reçues souvent en cadeau après une belle vente de café de la part du portugais. Il avait choisi une belle chemise bleu ciel et un short blanc, il avait noué une belle cravate, une ceinture autour des hanches au point de le fendre, des souliers noirs au pied, et il s'était mit assis sur sa chaise dans notre salon. Il ressemblait à un gentleman anglais se préparant à aller au conseil des Lord. Il était beau, cette matinée-là. On se croirait à quelqu'un qui s'habillait en attendant sa mort prochaine ou sa pendaison. Il était élégant. Surtout qu'il aimait toujours avoir une chevelure à ras le crâne ! Il avait pris une tasse de café sans sucre et, quelque fois, faisait des cent pas à travers notre grand salon, jetant des coups d'œil à travers la fenêtre et, à l'horizon, lorgnait le soleil qui se levait à peine. Il scandait quelques strophes du fameux et nostalgiques *dies irae, dies illa*, avec son Graduel en lambeau à la main. Des passants qui, par cette matinée, empruntaient la route qui menait à l'église de la mission, ne s'empêchaient de lui lancer des petits mots et des salutations interrogatoires. Il répétait ce geste magistral deux à trois fois par an, jusqu'à sa mort. Nostalgique qu'il était, il se faisait toujours appelé "monsieur Jules".

Je compris, en arrivant à l'école que quelque chose venait de changer. En effet, nous venions d'être témoins d'un moment grandiose de l'histoire de notre pays. Quelque chose venait de changer. Le soleil, pour la première fois, allait ne plus tourner autour du soleil, mais l'inverse. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître ! La veille donc, le président le république avait parlé, il avait grondé, il avait fait vibrer les haut-parleurs des radios et du monde entier. Il avait juré de faire le pays. Il s'était décidé à changer le nom du pays. Il avait changé le drapeau national. Il avait tout changé. Bien plus, il avait tout bouleversé. Il avait mis les choses sens dessus-dessous. Comme de la blague ! Les yeux avertis, comme ceux de mon père avaient vu loin. Même très loin. Des années après, nous avons commencé à leur donner raison.

Cette matinée-là, nous étions à l'école, en train de vivre les premiers soubresauts des mesures politiques sur le vécu quotidien. Nous étions arrivés donc à l'école, mais les enseignants s'étaient rassemblés, sous le fromager, en train de faire mille commentaires, mille analyses. Chaque enseignant tentait de comprendre ce qui était arrivé. De loin, on pouvait voir le directeur expliquer, tel enseignant crier, tel autre soulever les bras au ciel en signe de réprobation, un autre se lever et rejoindre la salle des classes. Un fait étonnant, c'était le retard que nous prenions ce matin-là à entrer dans les salles de classe.

Nous étions dans une école catholique. Et généralement, au début de la rentrée des classes, nous recevions la visite du curé, du père curé, avec sa petite barbiche, venait bénir l'école. Nous commencions la matinée avec une exhortation, avec le rappel de certaines valeurs chrétiennes, nous prions la vierge Marie et tous les saints, puis avons une messe solennelle. Mais, cette fois-ci, on ne voyait pas le curé. J'avais entre neuf et dix ans, mais j'avais déjà un esprit éveillé et je n'hésitais à me poser des questions. J'avais fini de balayer notre classe et je me dirigeai donc rejoindre des amis qui, par dizaines, jouaient, sous le manguier et les safoutiers, à l'"Iberain" et autres "*Kekaok ke Mvle*", jeux biens connus des enfants de chez nous. Le soleil s'était déjà levé, mais cette matinée-là, nous n'entendîmes aucun coup de cloche. Les maîtres ne cessaient de palabrer et de s'échanger des morceaux des journaux

que la veille le bateau courrier avait ramenés de Kinshasa, la capitale. Le pays avait subi des profonds changements. Nous étions encore jeunes et ne pouvions pas nous en rendre compte. Nous étions semblables à ces chèvres à qui on avait attaché une corde au cou, capables de brouter seulement à la longueur de cette corde. Nous étions enfants.

Je m'en souviens bien. Nous revenions des vacances de Noël. C'était une belle matinée où le brouillard de la petite saison sèche s'annonçant, couvrait la pelouse et toutes les herbes qui, profitant des vacances, avaient poussé jusqu'aux entrées des salles de classe. Nous revenions donc des vacances de Noël.

Je compris, en arrivant à l'école que quelque chose venait de changer. En effet, nous venions d'être témoins d'un moment grandiose de l'histoire de notre pays. Quelque chose venait de changer. Le soleil, pour la première fois, allait ne plus tourner autour du soleil, mais l'inverse. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître ! La veille donc, le président le république avait parlé, il avait grondé, il avait fait vibrer les haut-parleurs des radios et du monde entier. Il avait juré de faire le pays. Il s'était décidé à changer le nom du pays. Il avait changé le drapeau national. Il avait tout changé. Bien plus, il avait tout bouleversé. Il avait mis les choses sens dessus-dessous. Comme de la blague ! Les yeux avertis, comme ceux de mon père avaient vu loin. Même très loin. Des années après, nous avons commencé à leur donner raison. Le pays avait reçu un coup de fouet. Un grand coup de fouet. Une fessée. Une gifle à son visage. Un coup de poing dans son histoire. Nous en étions témoins. Nous avons été témoins du revirement des choses. Nous avons assisté et vu le pays sombrer. Nous l'avions vu passer de la vie à la mort. Du village des vivants à celui des morts. Comme de la blague ! Pendant des jours, des semaines et des mois, mon père, votre grand-père ne cessait de se plaindre du pays. Il était un illuminé. Il avait la manie de prédire les événements. Il voyait loin. On disait de lui qu'il avait la sorcellerie de prédire les événements. Au village, lorsque la raison des gens s'arrête, il la substitue à la sorcellerie. C'est facile pour eux, les gens qui n'ont pas étudié et qui ne sont pas allés à l'école de se servir de la sorcellerie. Mon père, votre grand-père n'était pas sorcier. Je lui ai posé la question un jour et il a rit. C'était la seule réponse qu'il pouvait me donner. La vérité est que mon père, votre grand-père, aimait s'informer, lire et questionner. Il cherchait toujours à comprendre. Lorsqu'il rencontrait plus instruit que lui, il se faisait son ami et passait des heures à le fréquenter. Pour cela il évoquait toujours ce proverbe de chez nous : "*Mva ya mbui, ikan lemaon*" (Le chien et la chacal ont les mêmes empreintes). Les proverbes...

Mon père aimait beaucoup utiliser les proverbes. Il ne se passait des jours sans nous les débobiner. Pour nous donner des conseils, nous instruire et nous redresser, il utilisait toujours les proverbes. Les proverbes nous obligeaient ainsi à mieux connaître notre langue maternelle car ils étaient toujours utilisés en langues maternelles. Le langage des proverbes est archaïque et difficile à comprendre. Il fallait une certaine profondeur dans le raisonnement pour saisir un proverbe. Hélas, à chaque proverbe, disait toujours mon père, il y avait aussi un contraire.

Cette matinée-là, nous étions à l'école, en train de vivre les premiers soubresauts des mesures politiques sur le vécu quotidien. Nous étions arrivés donc à l'école, mais les enseignants s'étaient rassemblés, sous le fromager, en train de faire mille commentaires, mille analyses. Chaque enseignant tentait de comprendre ce qui était arrivé. De loin, on pouvait voir le directeur expliquer, tel enseignant crier, tel autre soulever les bras au ciel en signe de réprobation, un autre se lever et rejoindre la salle des classes. Un fait étonnant, c'était le retard que nous prenions ce matin-là à entrer dans les salles de classe.

Le soleil s'était déjà levé, mais cette matinée-là, nous n'entendîmes aucun coup de cloche. Les maîtres ne cessaient de palabrer et de s'échanger des morceaux des journaux que la veille le bateau courrier avait ramenés de Kinshasa, la capitale. Le pays avait subi des profonds changements. Nous étions encore jeunes et ne pouvions pas nous en rendre compte. Nous étions semblables à ces chèvres à qui on avait attaché une corde. Nous ne pouvions manger qu'à la longueur de la corde à notre cou. Nous étions enfants.

C'est lorsque nous approchâmes de midi que la cloche retentit. Ce qui était inhabituel. Le missionnaire catholique pouvait badiner avec tout sauf avec le respect de l'heure. C'était sacro-saint. C'est donc aux heures de midi, quelques temps seulement après que la cloche de l'Eglise de la mission ait retentit ses triples coups de cloches, appelant à l'Angelus. Nous cessâmes donc de jouer et allèrent aux rangs pour un salut au drapeau inhabituel. Nous étions habitués à saluer le drapeau, mais cela nous arrivait une ou deux fois par an. Jamais un salut au drapeau n'était pour nous cause de retard aux cours.

Les maîtres, comme d'habitudes, se tinrent devant nos salles de classes et se mirent à vociférer leurs ordres matinaux : " En position... Fixe... Mains aux hanches, faites... Mains sur les épaules... Un... deux... En position fixe... Un... deux ". Puis, ils nous conduisirent vers le lieu de rassemblement. Le directeur se tenait tel un poteau électrique. Sa ceinture au niveau du nombril l'a fait surnommer "le Flamand". Ses souliers étaient toujours impeccablement cirés et il avait toujours sa cravate au cou. Mais, cette matinée-là, pour la première fois, nous avons remarqué que le directeur, curieusement, n'avait pas sa cravate. A la place, il avait porté une chemise cousue avec un pagne de femme, manche courte, serré au niveau du dos. C'était, allions-nous apprendre après, la nouvelle tenue révolutionnaire. Nous allons l'apprendre dans quelques jours. Cette tenue s'appelait "*Makanda Kabobi*" et engendra quelques temps près la très célèbre "*Abacost*", qui vient d'"à bas le costume".

Nous étions encore enfants, ainsi nous ne nous rendions pas compte que les choses savaient pris un mauvais tournant. Le directeur, après avoir raclé sa gorge, nous fit l'économie des profonds changements qui sont intervenus au pays. Il nous expliqua que le Bureau politique du Parti s'était réuni et avait pris de profondes résolutions. Nos maîtres allaient nous en expliquer au fil des jours. Mais, sachons simplement que nous ne prions plus en classe. Nos écoles n'étaient plus des écoles catholiques, mais des écoles de l'état, des écoles officielles. Toutes les effigies et statuettes religieuses, de la Vierge Marie et de tous les saints seront enlevées des classes et à la place nous devrions y substituer des photos du président de la République. Il avait utilisé beaucoup des mots inconnus jusque-là de notre jargon. Il était revenu sur certains plusieurs fois : parti politique, Bureau politique, le timonier, le Mouvement Populaire de la Révolution, le MPR, la parti, le néo-colonialisme, etc. Les cours de religion et de morale étaient remplacés par les cours d'éducation civique et politique. Chaque matin, nous devrions désormais commencer les cours par un salut au drapeau et par l'animation politique. Nous allions former un groupe choc d'animateurs et des danseurs à l'honneur du parti et du président de la République. C'était la première...

Puis, il nous avait demandés de ne pas jeter des pierres et ne pas lancer des insultes sur les prêtres et les sœurs. Il nous a demandé de ne pas fuir l'église, de respecter nos parents, de ne pas fuir l'école. Et de beaucoup d'autres choses encore.

Nous repartîmes dans nos salles de classes, bruyamment. Les maîtres avaient du mal à faire

régner de l'ordre cette matinée-là. C'était curieux. Surtout les élèves moins intelligents qui commençaient déjà à se chauffer pour l'animation du parti. Puis, une fois dans la salle de classe, notre maître, qui était déjà assez vieux, nous reprit ce qui avait été dit par notre directeur et nous exhorta à rester entreprenant. Je vis, un moment, notre maître attiré par un spectacle qu'il regardait à travers la fenêtre. J'étais très curieux et ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil rapide aussi par la fenêtre entr'ouverte. C'était l'abbé curé qui était venu prendre tous les statuts qui étaient jadis dans nos écoles. J'ai vu l'abbé curé en soutane partir et disparaître vers la cure.

C'était toute une époque. La fin d'une époque. Le début des choses lorsqu'elles ont commencé à mal tourner dans notre pays. Sans nous en rendre compte, quelque chose venait de changer.

Lorsque je rentrai à la maison, je vis encore mon père à qui je fis part de tout ce que le Directeur et le maître nous avaient dit. Mon père appela ma mère et lui dit que quelque chose d'inquiétant avait changé dans le pays. Il avait raison, quelque chose avait changé. Nous étions encore enfants et nous ne nous rendions pas compte que les choses avaient sérieusement mal changé.

Nous n'avions plus de cours de religion ni de morale. Les enfants n'avaient plus de morale et d'éthique. Pour la première fois nous vîmes ainsi des élèves taper sur leurs enseignants. Pour la première fois, nous vîmes des élèves fuir les cours et siffler au passage des curés et des prêtres. Les bandits de notre village avaient même tenté de casser notre grotte dédiée à la Vierge Marie... Il s'ensuivit une vive bagarre entre les abbés et ces bandits qui, à l'occasion, scandaient des refrains dont les paroles en patois disaient : " Dieu règne au ciel, la pègre sur terre... Jésus-Christ était un hippie ".

Pour la première fois aussi, quelques mois seulement après, nous vîmes des inspecteurs et autres responsables du parti venir inspecter nos écoles, collecter de l'argent auprès des enseignants, puis repartir sans rien faire. Ils tenaient partout des campagnes idéologiques. C'était encore un nouveau mot dont nous arrivions à peine à en saisir la profondeur. Ils répétaient souvent les mêmes mots : parti, nationalisme, drapeau national, militant, militantes, azimuth. Des mots jusque-là inconnus de nous autres. Les dits messieurs se faisaient toujours entourer des filles et des belles femmes. A leur arrivée, tout le village devait aller les attendre au port. Jamais ils n'arrivaient à temps. Cela pouvait durer deux ou trois jours, les écoles étaient fermées et les marchés non ouverts. Le respect d'heure et des rendez-vous n'était plus leur préoccupation quotidienne. Contrairement à la belle époque où lorsque nous commencions l'école, avec les missionnaires comme premières responsables des écoles.

Les choses allaient vraiment changer avec les années. Aussi, pour la première fois, nous apprîmes ainsi que les enseignants connaissaient du retard dans les salaires. Deux, trois, quatre mois. Les salaires n'arrivaient pas. Nous apprîmes aussi que pendant ces paies, d'autres enseignants avaient vu leurs noms railler de la liste de paie. Nous apprîmes aussi qu'on ponctuait mille retenues dans leurs salaires. C'était incroyable.

Dans les écoles aussi, les changements étaient perceptibles. Les craies et les livres se faisaient rares. Nous qui avons été habitués à voir changer de livres à chaque rentrée scolaire, trois ans durant, les livres n'avaient pas été renouvelés. Les quelques rares en lambeaux furent parfois volés par des élèves, devenus de plus en plus récalcitrants, ayant de préférence pour l'école buissonnière.

Les choses venaient de mal changer. J'avais entre sept et huit ans lorsqu'elles arrivèrent. La fonction du maître fut tournée en dérision. Les maîtres apprirent ainsi à cultiver des champs, à faire la pêche, à ne plus bien préparer leur matière, à négliger leurs matériels didactiques qui se faisaient de plus en plus rares. Lorsqu'un bâtiment de l'école s'écroulait ou des bancs cassaient, ils n'étaient plus jamais renouvelés. Même notre porcherie jadis financée par les missionnaires fut discriminée pour nourrir chaque inspecteur de passage à notre école. Au fil des années, les maîtres eurent des chemises en lambeau et des souliers usés. Leur déontologie vint à avoir un vrai coup de fouet. Le maître...

Nous avions notre grande maison dans la cité de Bohue. Une grande maison de la trempe d'un ancien moniteur agricole. Une maison en tôle, cimentée, avec des fenêtres vitrées et bien aérées, avec des chambres où chacun avait son lit, son matelas. Une grande maison où mon père avait aussi sa grande bibliothèque au salon. C'est là que nous avons passé toute notre enfance. Mais, une fois les vacances venues, mon père nous prenait et allait avec nous dans notre ferme, à quelques kilomètres de là. Nous allions par vélo. Généralement; nous voyagions toujours la nuit, aux petites heures de la matinée. Mon père n'aimait jamais voyager la journée. Pédaler la journée, disait-il, est atroce. Mais, les gens interprétaient toujours mal ce fait de voyager la journée. Ils étaient deux dans la contrée à aimer voyager ainsi la nuit : un des nos grands père qui avait la réputation d'une sorcellerie légendaire, se promenant toujours avec deux lances bien aiguisées, et mon père. Mon père et mon grand-père n'avaient jamais peur ni des cimetières ni d'autres charognards et ogres dont on disait la nuit être leur moment de prédilection. Parfois, la nuit, lors de ces voyages nocturnes, ils s'évertuaient encore, les deux gaillards, à raconter les histoires des gens qui sont morts, à chercher à localiser les tombes de tel ou tel pauvre personnes, où à citer les noms des leurs qui ont précédé. Nous avions des frisons, mais hélas, n'avions jamais la liberté de nous choisir les heures de voyages. Mais, je compris que les morts étaient effectivement morts.

Une fois la proclamation finie, quelques jours après, mon père venait nous chercher pour la ferme. Pour la cueillette de café et surtout pour la vente. Ma mère n'allait pas souvent à la pêcherie. D'où, elle était parmi les rares femmes qui assistait à la vente de café. Elle y participait souvent en préparant du café pour les hommes, en faisant la bonne cuisine des morceaux de gibiers avec des tomates, de l'huile d'olive, des oignons, choses très rares dans les villages sauf au jour de l'An.

Nous y passions donc toute notre saison sèche, les deux mois de juillet et d'août. Nous ne revenions que la veille de la rentrée scolaire. Nous revenions donc à Bohue, généralement la nuit, et le matin, lorsque le soleil se pointait à l'horizon, nos amis nous découvrait de retour. Nous avions généralement grossi, avec des joues qui ressemblaient aux pommes d'acajou, nous étions noire de peau. Nous revenions souvent avec des fruits, des champignons ; nous étions pleins des comtes, légendes et autres devinettes. Nos amis nous racontaient en outre leurs deux mois de vacances à la cité, les grandes fêtes du 15 août, la pluie du 15 août, la saison sèche, les bandes de sables sur la rivière. On découvrait souvent de nouveaux camarades et amis.

Nous avions souvent notre propre jour à nous d'achat de notre café. Car, nous n'avions pas souvent moins de 100 sacs de café. Tout un véhicule était réquisitionné pour notre tour. Mon père allait souvent avec nous à l'avance au magasin gros détails du Portugais avec notre mère pour se choisir des marchandises. Ma mère sautait toujours sur des marmites et autres assiettes et belles tasses. Nous autres, notre champ de prédilection était les culottes

avec bretelles, des pantoufles blanches, des robes pour nos sœurs, des pantalons et des tricots dits César. C'était la classe et la mode. Mon père, selon les années, prenait souvent une machine à coudre, un vélo, une lampe spéciale, mais il n'avait jamais eu de l'attirance pour les motocyclettes. A la place, ce sont plutôt des tôles et des ciments qu'il prenait pour la construction de notre grande maison. Il était un homme de l'essentiel. Il nous voulait aussi des hommes de l'essentiel. C'était son credo.

Ainsi, lorsqu'on venait peser notre café, le Portugais faisait la contre-balance avec les articles préalablement choisis et remettait à mon père un petit paquet d'argent et d'autres cadeaux, puis repartait et continuait sa campagne.

Une fois la vente terminée, mon père entrait dans des calculs. Il calculait et calculait. Il consultait et consultait. Puis, il payait aussi directement tous les ouvriers toutes les femmes qui avaient presté à la cueillette de café chez nous, généralement mes tantes maternelles et paternelles. Il enchaînait avec son interminable calcul de budget annuel. Car, le café était notre seul revenu annuel sûr. Son produit devait servir pour toutes les dépenses de l'année. Mon père avait ainsi son échelle de valeur : école des enfants, santé et hôpitaux, puis venait les autres choses. Il nous achetait ainsi des uniformes, des cahiers, des stylos pour toute l'année et même des habits pour la Bonne Année étaient déjà achetés au mois de septembre. Car, une fois septembre passé, mon père pouvait se reposer et revenir calmement dans notre grande maison à Bohue, prendre quelques semaines de repos, avec sa dame-jeanne de vin rouge, ses nouvelles piles et il voyageait parfois rendre visite à ses nombreuses femmes ou à ses frères et sœurs. Car, à cause de sa situation sociale, mon père était le chef de leur clan. Il tournait parfois dans leurs pêcheries claniques rendre visite à ses sœurs, nos tantes, pour leur remettre leur cote-part du produit de la vente de café, puis ramenait aussi sa cote-part de la pêche de ses sœurs. C'était un cercle vicieux auquel ils s'adonnaient à cœur joie. Car, c'était aussi l'occasion de régler les palabres familiales, de sceller des alliances et de renforcer la réconciliation. Il ne revenait pas souvent seul sans pouvoir ramasser, au passage, un de nos jeune demi-frère (le mot n'est pas africain) ou une de ses nièces ou neveu devant venir étudier chez nous. Nous étions habitués avec le rituel de notre père.

La période après la campagne était une période des grandes ambiances. Les rues de notre cité étaient toujours pleines à craquer. Les commerçants venus de Kinshasa, la capitale, qu'on appelait toujours "Léo", y exposaient marchandises sur des étages achalandées. On vendait et on achetait : le riz, le haricot, la bière froide, qui avait la réputation de casser les dents rarement propres des messieurs qui ne les brossaient que rarement avec des dentifrices, les pièces de Wax... Les plus malheureux étaient ceux qui n'avaient pas de plantation de café ou ceux qui, les ayant, avaient plusieurs femmes. Les querelles interminables se terminaient souvent par des divorces. Des juges avaient du pain sur la planche pour trancher ces palabres.

La campagne finie, venait une autre attraction : la rentrée scolaire... Le train de la vie continuait son bonhomme de chemin jusqu'aux fêtes de fin d'année. Et, votre grand-père reprenait son vélo, ses cahiers, ses statistiques, ses sessions de la FAO, ses réunions d'évaluation au bureau de territoire, des contacts encore avec les Portugais et autres acheteurs sur la qualité de café, le tonnage produit par la contrée, les différents temps forts de la campagne et surtout la nouvelle politique agricole pour les saisons à venir.

C'était le *beau-vieux-temps*, comme on le dit chez nous. Puis, un jour, des années après, j'avais entre dix-neuf et vingt ans. J'étais déjà au grand séminaire. Je reçus un jour un message que papa était malade. Plus grave, il était entre la vie et la mort. Je n'en croyais pas. Cela faisait quelque mois seulement que j'étais avec lui. Quelques mois seulement que j'étais allé en congé. Comme s'il savait l'avenir, comme s'il savait voir plus loin que ses jours, papa, votre grand-père m'avait appelé derrière notre maison. C'était le soir. Le soleil se préparait à embrasser l'horizon et déjà ses rayons écarlates projetaient ses ombres jusque sur nos arbres géants qui servaient de clôture. Votre grand-père aimait la nature. Pendant que je me préparais à arranger et à sortir les chaises, il ne me vit pas venir parce qu'il était rivé à fixer, au loin, la porte de la forêt, par où était le cimetière du village. Je fus perplexe à le contempler. Lorsqu'il vit que j'étais attiré par cette attitude, il me dit :

— De bonnes gens y vont sans revenir, dans la forêt, il doit avoir des merveilles.

Puis, il me tint par la main et nous nous mêmes assis. Je m'en souviens comme si c'était hier. Nous nous mêmes ainsi assis, l'un à côté de l'autre, et il parla, et il parla, et il parla, et il parla. Il utilisa les proverbes, les dictons, la sagesse, des contes, des exemples. Il m'exhorta, il me dressa. C'était l'une des rares fois pour moi de me sentir ainsi ami du papa. Il avait acheté une bouteille de bière. Nous la prenions à deux. Elle était bien froide. Maman venait de temps à temps nous lorgner, nous apportant des coucous ou des cacahuètes. Puis, elle disparaissait, jouant au surveillant pour ne pas nous laisser déranger par des visiteurs impromptus.

– Si tu rencontres un féticheur, disait-il, prends tous les fétiches possibles.

– Pourquoi le dis-tu, papa ?

– Demain, le féticheur mourra.

Je m'en souviens comme si c'était hier. Ce soir-là, et quelques soirées encore, je devais prendre des fétiches auprès de tous les féticheurs. C'était ses derniers jours. Il est de l'habitude des hommes d'exception de prédire leur avenir. Consciemment ou inconsciemment. Ce qui est intéressant, est qu'il me dit :

– Vois-tu, lorsqu'on grandit, on a accès à certains secrets de famille. Tu as grandi. Tu es allé en philosophie. Donc, tu es devenu grand homme. Je vais te raconter certains secrets de famille.

Puis, il parla, expliqua, dressa, corrigea. Il n'était toujours pas facile de savoir comment nous étions cousin d'un tel et cousine à une seconde alors que les deux n'étaient pas des frères. La parenté chez nous a des méandres que seuls les initiés peuvent découdrent et expliquer. Je devenais donc un initié. J'appris ainsi que beaucoup d'alliances liaient nos clans à ceux des autres.

C'était ces derniers jours. Lorsque je le vis à l'hôpital, les yeux presque virés, je compris qu'un baobab était tombé.

Je voulus verser des larmes. Mais, il me retint par la main et me demanda de ne plus pleurer. Un homme, avait-il dit, ne pleure pas. Un homme regarde, analyse, essaye de comprendre et dirige les événements et les choses. Je devais jouer un grand rôle après sa mort. Je devais servir de seul rempart à ma maman et à mes sœurs. Je devais discuter des jours, et des nuits, et des semaines et des mois avec mes oncles paternels. La mort est déjà une fatalité. Mais, perdre un papa est plus qu'une fatalité. C'est un drame. Une vraie

tragédie. Mais, cette tragédie est vécue de plusieurs façons. Pour nous autres, c'était un père, un papa, une référence. Nous allions nous en rendre compte, quelques jours après sa disparition. Nous allions le constater au cimetière.

Le cimetière... Le cimetière...

J'allais souvent au cimetière accompagné ceux qui allait au dernier demeure. Mais, cette fois-là, c'était dur à supporter. J'étais encore au grand séminaire. J'étais encore grand séminariste. Car, j'avais pensé un jour devenir prêtre. Je voulais devenir prêtre pour servir le Seigneur à l'image d'un prêtre belge que j'avais fréquenté depuis mon jeune âge. Père Etienne Lefevre. C'était un homme de Dieu. Un homme de bien. Un homme qui a passé toute sa vie en faisant du bien. J'avais pensé l'imiter. J'avais rêvé devenir prêtre comme lui. Hélas, les choses allaient basculer après la mort de mon père. J'allais quitter le séminaire. Non sans remords. Non sans peines au cœur. Le destin est ainsi fait. On ne devient pas souvent ce qu'on pense.

Le cimetière...

Tous les prêtres, dix au total nous accompagnaient. Sans compter acolytes, thuriféraires, porteur d'eau bénite, chorales. Malgré les chants en latin, malgré les chants en français, malgré la musique sacrée, mon père était mort, mort et enterré. Il allait être enterré devant nos yeux. Je me suis rendu compte de l'impuissance des prêtres à ressusciter les morts. Car, jusqu'à la dernière minute, j'avais encore cru à un miracle. J'avais cru voir se lever mon père. J'avais cru encore, avant de le descendre dans la tombe, voir un des prêtres opérer le miracle de Lazare. Hélas, le catéchisme nous avait appris que Lazare était un cas unique et historique. Les porteurs déposèrent le corps de papa et le descendit à la tombe. J'assistais à cette descente sans dire mot. Je versais encore des larmes, j'éclatai pour une dernière fois. Mon père, votre grand-père, était descendu. C'était la dernière fois que nous le voyions. Je me souviens comme si c'était hier. Tu es poussière, tu retourneras à la poussière. Nous retournâmes à la maison, accompagnés par tous les prêtres, religieux et religieuses. De temps à temps je jetais un coup d'œil en arrière pour voir rester le cimetière. C'était la fin d'une époque. Nous retournâmes à la maison, cette fois-ci, réduits à notre plus simple expression : maman, mes sœurs, mes oncles. Le soir de l'enterrement de papa, nous étions seuls à la maison, seuls et seuls sans soutien. Seuls en train de nous regarder et de nous rendre à l'évidence que papa était bel et bien parti définitivement...

Chaque jour, chaque semaine, nous croyons encore le revoir. Nous croyons à la résurrection des morts. Hélas, c'est promesse d'apostolat. Les morts vont revenir à la fin des temps.

Le jour où mort m'emporte, enterrez-moi avec dignité. Enterrez-moi avec honneur. Enterrez-moi sans bagarre et sans disputes. Comme nous l'avions fait avec votre grand-père.

Voilà mes filles, l'histoire, la petite histoire de votre grand-père, mon père. Vous ne l'avez pas vu et connu. Mais, il fut un homme, un homme spécial. Il s'appelait Jules Ngekhum Nduite. On l'appelait toujours monsieur.